

et Pater vester cœlestis perfectus comme votre Père céleste est parfait.

CHAPITRE VI

Grand principe destiné à maintenir la pureté d'intention dans la pratique de la vie religieuse, (v. 1). — Son application à l'aumône, (vv. 2-4) ; à la prière, (vv. 5-15) ; au jeûne, (vv. 16-18). — Les trésors de la terre et ceux du ciel, (vv. 19-24). — Le bon et le mauvais œil, (vv. 22 et 23). — Impossibilité de servir deux maîtres en même temps, (v. 24). — Motifs de confiance en la Providence de Dieu relativement aux nécessités de la vie, (vv. 25-34).

1. Attendite ne justitiam vestram
faciatis coram hominibus, ut videat

1. Prenez garde à ne pas faire
vos œuvres de justice devant les

Terminons cette partie par un mot de Cicéron qui semble la résumer tout entière : « Animum vincere, iracundiam cohibere..., adversarium... non modo extollere jacentem sed etiam amplificare ejus pristinam dignitatem : hæc qui faciat, non ego eum cum summis viris comparo, sed simillimum Deo judico » Pro Marcello, III.

8. Droits et obligations des sujets du royaume messianique. VI, 1-vii, 23.

Les droits des disciples de Jésus n'apparaissent guère ici que d'une manière incidente, à part le droit de pétition qui reçoit quelques développements, VII, 7-14 ; c'est surtout de leurs devoirs qu'il est question dans le Discours sur la Montagne. Le Christ indique tout d'abord à ses nouveaux sujets ce qu'il exigera d'eux, se réservant de détailler plus tard la magnificence des biens qu'il leur accordera en récompense. N'a-t-il pas déjà mentionné le ciel qu'il leur destine pour patrie, et le droit au ciel ne comprend-il pas toutes choses ? — Les règles qu'il trace dans cette grande section concernent 1. les principaux devoirs de la vie religieuse et la pureté d'intention avec laquelle on doit les accomplir, VI, 1-18 ; 2. les richesses et la propriété, VI, 19-34 ; 3. quelques obligations réciproques des chrétiens, VII, 1-6 ; 4. le droit de pétition, VII, 7-12 ; 5. plusieurs difficultés sérieuses qu'on rencontre sur le chemin du ciel, VII, 13-23.

1 Pureté d'intention avec laquelle on doit pratiquer la vertu dans le royaume messianique, VI, 1-18.

Le parallèle établi entre les lois théocratiques mal comprises et leur perfectionnement dans l'Eglise chrétienne a rompu jusqu'à un certain point le fil du discours. Jésus

reprend maintenant la série régulière de ses pensées, rattachant ce qu'il va dire au v. 20 du chap. V. Il émet d'abord un principe général qu'il commente ensuite et développe par trois applications pratiques.

Principe général, v. 1.

1. — *Attendite*, en grec προσέχετε scil. τὸν νοῦν, par conséquent « animadvertite », ou mieux « cavete ». C'est un avertissement de la dernière gravité que Jésus se propose de donner à ses auditeurs ; aussi les excite-t-il à une grande vigilance dans leur conduite : l'adversaire spirituel contre lequel il veut les mettre en garde est si dangereux, si subtil ! il se glisse si habilement jusque dans les âmes les plus saintes ! Donc, prenez garde ! — *Ne justitiam vestram...* Il existe ici dans la « Recepta » grecque une variante considérable, car on y lit ἐλεημοσύνην au lieu du mot δικαιοσύνην, auquel on devrait s'attendre d'après la Vulgate. Chacune de ces leçons est favorisée par un certain nombre d'anciens témoins dont l'autorité se contrebalance à peu près. Mais si l'évidence externe fait défaut, on peut se rabattre sur la preuve intrinsèque qui donne gain de cause à la version latine et aux manuscrits grecs qui l'appuient. « Eleemosynam » ne dirait presque rien dans ce premier verset, car alors on aurait deux fois de suite la répétition de la même pensée, Cf. v. 2 ; « justitiam » est au contraire très-expressif par sa généralité, et transforme le v. 1 en un titre qui domine le paragraphe entier des bonnes œuvres, dont Jésus-Christ va parler pendant quelques instants. Aussi les critiques les plus sérieux sont-ils d'accord pour admettre que ἐλεημοσύνην n'est qu'une glose bien intentionnée sans doute, mais peu intelligente, et

hommes afin d'être vus d'eux, autrement vous n'aurez point de récompense de votre Père qui est dans les cieux.

2. Donc, lorsque tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette devant toi, comme font les hypocrites

mini ab eis : alioquin mercedem non habebitis apud Patrem vestrum, qui in cœlis est.

2. Cum ergo facis eleemosynam, noli tuba canere ante te, sicut hypocritæ faciunt in synagogis et in

pour rétablir δικαιοσύνη dans le texte. Le sens de « justitia » est tout à fait le même qu'au chap. précédent, v. 20 ; il représente la sainteté, la vertu en général. Associé au verbe *faciatis* par imitation de la très-ancienne tournure hébraïque עָשִׂיתָ צְדָקָה, Gen. xviii, 19 et ailleurs, il équivalait à l'expression plus latine « suæ virtutis specimina dare » ; Cf. Matth. xxiii, 5. — *Coram hominibus* : ce n'est point sur ces deux mots que porte l'avertissement « attendite » ; Jésus se contredirait lui-même, Cf. v. 16, il contredirait aussi la nature des choses s'il voulait empêcher les bonnes œuvres de se manifester au dehors. Ce qu'il interdit, c'est le bien fait par ostentation, le bien directement accompli en vue d'attirer les regards des hommes. — *Ut videamini ab eis*. « Ut » qui signifiait plus haut, v. 16, « de telle sorte que », reprend en ce passage le sens plus ordinaire de « pour que, afin que ». Là il indiquait une conséquence naturelle de l'acte, tout en supposant que l'agent se proposait une fin distincte de cette conséquence, « et glorificient... » ; actuellement il indique le but réel, l'intention intime de l'agent. Autre chose est donc de faire simplement, sans scrupule, le bien devant les hommes pour la plus grande gloire de Dieu, autre chose de montrer au public ses actes de prétendue vertu par esprit de vaine gloire et d'amour-propre. « Sic autem, dit S. Grégoire-le-Grand cherchant à concilier ces deux passages, sit opus in publico, quatenus intentio maneat in occulto ; ut et de bono opere proximis præbeamus exemplum, et tamen per intentionem qua Deo soli placere quærimus, semper optemus secretum », Hom. 11 in Evang. Notons l'expression grecque θεαθήναι qui dit beaucoup plus que le simple « videri » de la Vulgate. Ces orgueilleux n'ont qu'une sainteté de théâtre ! Au contraire, disait le prince des orateurs latins, « mihi quidem laudabiliora videntur omnia quæ sine venditione et sine populo teste fiunt ; nullum theatrum virtuti conscientia majus est », Cic. Tusc. II, 26. La vanité, ce grand voleur de mérites, tel est l'ennemi que Jésus nous recommande de combattre activement. — Et pourquoi devons-nous le combattre et le vaincre ? *Alioquin mercedem non habebitis*. Le grec emploie le temps présent οὐκ ἔχετε, « non habetis » : la récom-

pense est déjà toute prête dans le ciel, appartenant d'avance à ceux auxquels elle est destinée. — « Alioquin », ἐν δὲ μήγε ; littéralement « sin minus quidem, ceteroquin quidem ». — *Apud Patrem vestrum...* Dieu ne doit rien et ne donne rien à ceux qui n'ont rien fait pour lui : c'est la stricte justice.

Applications pratiques, §§. 2-18.

« Justitiam generaliter nominavit, deinde particulariter exsequitur », S. August., in h. l. C'est aux trois principaux devoirs de la vie religieuse, l'aumône, la prière et le jeûne, ces trois formes sous lesquelles elle aime tant à se manifester dans tous les temps et chez tous les peuples, Cf. Tob. xii, 8 ; xiv, 10 ; Judith. iv, 9 ; Eccli. xxix, 11, que Jésus-Christ applique en détail le grand principe qu'il vient de poser. Dans chacun de ces actes, dit-il, il faut pratiquer l'exquise pureté d'intention que je vous prêche. Il avait ses raisons d'insister fortement là-dessus. Les Pharisiens n'avaient pas seulement corrompu la doctrine, ils avaient pareillement gâté la piété, la transformant en une œuvre d'ostentation et d'hypocrisie. Après les avoir poursuivis sur le terrain de la théorie, Jésus les poursuit de même sur celui de la pratique, afin de ruiner de plus en plus leur esprit pervers et d'en éloigner de plus en plus ses disciples.

L'aumône, §§. 2-4.

2. — *Quum ergo...* puisqu'il en est vraiment ainsi, puisqu'il n'y a pas de récompense céleste à espérer quand on n'est vertueux que pour soi. — *Eleemosynam*. L'aumône, cet important devoir de la vie religieuse à l'égard du prochain, ce devoir qui est si fréquemment et si fortement inculqué à chaque page de l'Ancien Testament, à chaque page du Talmud, appelait des premiers l'attention du Messie. Jésus indique dans ce verset la manière dont on ne doit pas l'accomplir. — *Noli tuba canere*. Faut-il prendre ces mots à la lettre, ainsi que l'ont fait de nombreux commentateurs, et croire que les Pharisiens avaient réellement coutume de faire annoncer leurs aumônes à son de trompe, comme des charlatans qui veulent attirer au loin l'attention ? En soi cette opinion n'a rien d'improbable, car nous verrons l'école pharisaïque inventer des pratiques plus absurdes et plus immo-

vicis, ut honorificentur ab hominibus : amen dico vobis, receperunt mercedem suam.

3. Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua :

4. Ut sit eleemosyna tua in abscondito, et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi.

5. Et cum oratis, non eritis sicut

dans les synagogues et dans les rues pour être honorés des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense.

3. Pour toi, quand tu fais l'aumône, que ta *main* gauche ne sache pas ce que fait ta droite,

4. Afin que ton aumône soit faite en secret; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.

5. Et lorsque vous priez ne soyez

rales; néanmoins, comme il n'existe dans les écrits juifs aucune trace de cette manière de faire, Cf. Lightfoot, *Hor. talm. in h. l.*, il vaut peut-être mieux admettre à la suite de S. Jean Chrysostôme et de la plupart des exégètes que c'est là seulement une métaphore énergique, choisie à dessein par Notre-Seigneur pour peindre au vif la manière bruyante avec laquelle certaines gens faisaient l'aumône. « Hoc dicit, non quod illi tubas haberent, sed ut magnam insaniam ostendat, hac metaphorâ illos deridet et traducit », S. Jean Chrysost., *Hom. in h. l.* Cette figure existe du reste dans presque toutes les langues : au *σπλιζω* des Grecs correspondent le « strombettare » italien, le « ausposaunen » allemand, le « to trompet » anglais, etc.. Comp. la phrase cicéronienne : « te buccinatorem fore existimationis meæ », *Cic. ad Div. 16, 21.*

— *Ante te* : avec ironie; devant toi, ce saint homme, ce bienfaiteur généreux de l'humanité. — *Sicut hypocritæ faciunt*. Un hypocrite est un homme qui « répond », mais sur la scène, affublé d'un masque (*ὑποκρίνεσθαι*, voir les lexiques), en jouant par conséquent un rôle qui n'est pas proprement le sien : de là le sens odieux qu'a pris peu à peu cette expression. On devine que c'est aux Pharisiens que Jésus l'applique en cet endroit, quoiqu'il ne les nomme pas directement; plus tard, il ne se gêne point pour la leur jeter en plein visage. — *In synagogis* : là comme dans nos églises on faisait des quêtes au profit des pauvres; ou bien les mendiants choisissaient volontiers ces lieux de prière pour y implorer la pitié de leurs frères, sachant bien que l'homme est toujours plus disposé à la charité quand il vient de remplir ses devoirs religieux. — *In vicis*, en grec *ἐν ταῖς πόλεσιν*, de *πόλις*, couler, c'est-à-dire dans les endroits des villes où les passants affluent, par exemple les places publiques, les carrefours. — *Receperunt mercedem suam*; « vani vanam », ajoute S. Augustin, les applaudissements sonores mais passagers qu'ils recherchaient. « Quod foris ostenditur intus a mercede vacuatur », S. Gr. M. *Hom. 12 in Evang.*

3. — Manière dont on doit faire l'aumône. — *Nesciat sinistra tua...*; c'est tout à fait le contraire de *σπλιζω*. A une métaphore énergique Jésus-Christ en oppose une autre qui l'est encore davantage et qui exprime toujours très-délicatement la réserve avec laquelle on doit secourir ses frères. Les Pharisiens s'affichent; les chrétiens doivent éviter, s'il était possible, même leurs propres regards, lorsqu'ils font le bien. « Si fieri posset ut tu ipse ignorares, illud etiam curandum esset; etiam, si fieri posset, ipsas manus ministrantes latere deberet. Jussit Christus ut cunctis absconderetur », S. Jean Chrys. « Si tu fais quelque chose de bon, dit un gracieux proverbe oriental, jette-le à la mer; les poissons l'ignoreront peut-être, mais Dieu le saura ». Un rabbin allait jusqu'à élever au-dessus de Moïse quiconque donnait l'aumône en secret.

4. — Motif pour lequel il faut fuir la publicité dans ses aumônes. — *In abscondito* : notre bonne œuvre demeurera cachée aux hommes, il est vrai, mais Dieu, pour qui tout se passe au grand jour, la verra et il saura nous en récompenser. — *Reddet tibi* : ce sera une véritable restitution, car, selon le bel axiôme populaire : Qui donne aux pauvres prête à Dieu. Cf. *Eccli. xxxix, 15*. A la fin de ce verset la *Recepta* ajoute *ἐν τῷ φανερό*, « in propatulo », de même aux *xx. 6* et *18*; Cf. *Luc. xiv, 4* : quelque juste que soit l'idée, ce n'en est pas moins une interpolation, comme le prouve l'absence de tout témoin sérieux. — Les Chinois disent au contraire : Répands tes aumônes durant le jour, ta récompense viendra pendant la nuit.

La prière, §§. 5-15.

5. — *Et quum oratis*. De l'aumône, Jésus passe à la prière qui est le grand devoir de la vie religieuse envers Dieu, et il signale deux graves défauts qu'il y faut éviter. — *Non eritis sicut hypocritæ...* C'est le premier défaut, qui consiste dans une ostentation pleine d'hypocrisie; il est, en effet, des hommes qui aiment à faire parade de leurs dévotions comme de

pas comme les hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et aux angles des rues, pour être vus des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense.

6. Mais toi, quand tu prieras, entre dans ta chambre, et, la porte fermée, prie ton Père en secret, et ton Père qui voit dans le secret te le rendra.

7. Et en priant ne parlez pas

hypocritæ, qui amant in synagogis et in angulis platearum stantes orare, ut videantur ab hominibus : amen dico vobis, receperunt mercedem suam.

6. Tu autem cum oraveris, intra in cubiculum tuum, et, clauso ostio, ora Patrem tuum in abscondito : et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi.

7. Orantes autem, nolite multum

leurs aumônes. Le Sauveur les stigmatise par un portrait qui ne laisse pas d'être caustique dans sa simplicité. On croirait voir ces Pharisiens à la piété tout extérieure, drapés dans leur manteau de prière qui se distinguait par ses larges franges, portant au front et au bras leurs phylactères, debout à l'endroit le plus apparent des synagogues, ou même in angulis platearum, c'est-à-dire à l'intersection des places et des rues, car ils ont fait en sorte de se laisser surprendre aux heures de la prière dans les passages les plus fréquentés. — *Ut videantur ab hominibus* ; leur but n'en sera donc que mieux atteint. Les voilà tournés du côté du temple, affectant une modestie exagérée, murmurant quelques versets des Psalms. Les passants les regardent et se disent entre eux : *אנשים קדשים*, « ce sont des hommes saints ! » — *Receperunt mercedem suam* : après tout ils n'en désiraient pas d'autre. — *Stantes* : c'était l'usage des Juifs de prier debout ; Cf. I Reg. I, 26 ; III Reg. VIII, 2 ; Marc. XI, 25 ; Luc. XVIII, 44. Parfois cependant ils priaient aussi à genoux ou prosternés. Les « orantes » des catacombes sont fréquemment représentés debout, les bras étendus.

6. — *Tu autem cum oraveris*. Voici, comme pendant, un autre portrait, celui du disciple de Jésus en oraison. Quelle différence ! Rien de théâtral, rien d'affecté. C'est Dieu seul que l'on prie, c'est à lui seul qu'on veut plaire : tout se passe « in abscondito », entre l'âme et Lui. — *In cubiculum tuum* ; l'expression grecque correspondante, ταμιεῖον, ne désigne pas seulement la chambre à coucher, mais tout appartement intérieur, quel qu'il soit, par opposition aux lieux publics mentionnés au v. 5. — *Et clauso ostio* : ce sont là des figures évidemment, et il faut les entendre selon l'esprit, comme tant d'autres paroles du Discours sur la Montagne. « Quæ de penetrati et obserando ostio dicuntur, sunt desumpta ex communi usu ad ea denotanda quæ sine strepitu fiunt, Is. XXVI, 20 », Rosenmüller, Schol. in h. l. Jésus n'a nullement l'intention de condamner la prière publique en elle-même, à plus forte raison la prière

faite dans les églises ; ce qu'il attaque, c'est la vaine complaisance, la recherche du moi qui peut s'y mêler ; *ὁ τόπος οὐ βλέπεται, ἀλλ' ὁ τράπος καὶ ὁ σκότος*, dit fort bien Théophylacte. — *Qui videt in abscondito* ; en effet, *ὅταν κλείσητε τὰς θύρας καὶ σκότος ἔνδον ποιήσητε, μέμνησθε μηδέποτε λέγειν ὅτι μόνοι ἐστέ. οὐδὲ ἐστέ, ἀλλ' ὁ Θεὸς ἔνδον ἐστὶ*, Epictète, I, 14. — *Reddet tibi* : il récompensera votre piété sincère.

7. — *Autem* sert de transition à un second défaut dans lequel on peut tomber à l'occasion de la prière. « At non ostentatio solum in precando vitanda est, sed inanis etiam gentiliū loquacitas », Fritzsche. — *Multum loqui* dit beaucoup moins que le grec βαττολογεῖν, qui exprime si bien la répétition interminable de phrases dénuées de sens, la multiplication fatigante des mêmes paroles pour redire sans cesse la même chose. Ce verbe, selon les uns, vient du nom d'un certain Battus fameux par ses tautologies (ἀπὸ Βάττου τινὸς μακροῦς καὶ πολλόστιχου ὕμνου ποιήσαντος, Suidas) ; plus probablement, suivant les autres, c'est une onomatopée (κατὰ μίμνησιν τῆς φωνῆς, Hésychius) qui signifie « balbutie », puis « garrir », répandre des flots de paroles. — *Sicut ethnici*. Les prières vocales incessamment répétées des païens sont un fait bien connu, dont les poètes et les philosophes se sont ri plus d'une fois, appelant cette dévotion de leurs corréligionnaires « fatigare deos, deorum aures contundere », et soutenant avec ironie que les dieux ne pouvaient exaucer une demande « nisi idem dictum sit centies ». La Bible en offre un exemple, III Reg. XVIII, 26 : « Baalithæ nomen Baal invocaverunt a mane ad meridiū dicentes : Audi nos, o Baal ». Mais nulle part peut-être cette aberration n'a été poussée aussi loin que chez les Hindoux qui récitent perpétuellement, de la voix et du geste, qui font en quelque sorte réciter par les rivières, par les vents, par les arbres, par toute la nature, au moyen de leurs roues à prières, la célèbre et mystérieuse invocation : « Om mani padmé houm ». Cf. Journal asiatique, n° de mars 1848. Les musulmans ont aussi l'habitude de répéter

loqui, sicut ethnici; putant enim quod in multiloquio suo exaudiantur.

8. Nolite ergo assimilari eis; scit enim Pater vester quid opus sit vobis, antequam petatis eum.

9. Sic ergo vos orabitis : Pater

leur « La ilahah illallah » jusqu'à ce qu'ils perdent haleine; dans leurs Zikr's ou séances de prières, ils disent jusqu'à trois mille fois la même formule pour recommencer de nouveau, après une courte pause, cette battologie insensée (Cf. Sepp, Jerusalem und d. h. Land, II, 655). Les Juifs n'avaient pas su se préserver complètement du « multiloquium » dans la prière : Notre-Seigneur reprochera plus tard ce défaut aux Pharisiens en termes très-exprès, Matth. xxiii, 45, et les Rabbins n'affirmaient-ils pas que « omnis multiplicans orationem auditur ? » Hierosol. Taanith, f. 67, 3. Ils s'imaginaient donc sottement, comme les païens, que la prière est une sorte d'« opus operatum » et que plus elle contient de mots plus elle est salutaire. — *In suo multiloquio...* « In » au lieu de « propter » comme le disent les Hébreux. — Les lignes suivantes de S. Augustin préviennent et résolvent une objection qu'on pourrait soulever à propos de ce verset : « Aliud est sermo multus, aliud diuturnus affectus, Epist. cxxx. Absit ab oratione multa locutio, sed non desit multa precatio, si fervens perseveret intentio... Multum loqui in precando est rem necessarium superfluum agere verbis; multum autem precari est ad eum quem precamur diuturna et pia cordis excitatione pulsari; nam plerumque hoc negotium plus gemitibus quam sermonibus agitur », Epist. cxxi, ad Diosc. Le blâme du Christ n'atteint donc nullement les longues prières en elles-mêmes, mais les longues prières qui proviennent de la superstition.

8. — *Assimilari eis*, c'est-à-dire « imitari eos »; il ne faut pas que les chrétiens agissent en cela comme les païens. — *Scit enim Pater vester*. La battologie est en conséquence une chose ridicule, inutile, bien plus, injurieuse à Dieu, qu'elle suppose dénué ou de science ou de bonté à notre égard. Il connaît tous nos besoins avant d'avoir entendu nos gémissements et nos demandes; il n'est donc pas nécessaire qu'on lui fasse mille raisonnements pour le convaincre. — Mais pourquoi le prier, s'il sait tout d'avance? S. Jean Chrysost. répond : « Non ut eum doceas, sed ut inflectas; ut supplicationis frequentia illi familiaris evadas, ut humiliaris, ut peccatorum tuorum recorderis », In Matth. hom. xix.

beaucoup comme les païens, car ils croient qu'en disant beaucoup de paroles ils sont exaucés.

8. Ne soyez donc pas semblables à eux, car votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous ne le lui demandiez.

9. Vous prierez donc ainsi : Notre

9. — *Sic ergo vos orabitis*. « Sic » et « vos » sont emphatiques; « sic » par opposition à *βαττολογεῖν*, « vos » par opposition aux païens. L'adverbe « sic », οὕτως, n'est cependant pas synonyme de « breviter, simpliciter », ni même de « in hunc sensum »; il signifie plutôt « in hunc modum ». En effet, bien que Jésus-Christ n'oblige aucunement ses disciples à employer toujours l'Oraison dominicale à l'exclusion des autres prières, il leur propose toutefois ici non-seulement un modèle de supplication, mais une véritable formule qu'ils ne sauraient redire trop souvent. Ainsi l'a compris l'Eglise, qui a inséré de très-bonne heure le « Pater » dans sa liturgie; ainsi l'a compris le sentiment chrétien pour lequel il n'existe pas de prière plus douce ou plus chère. — Nous trouverons dans le troisième Evangile, Luc. xi, 2-4, une édition abrégée du « Notre Père », donnée par Notre-Seigneur à une époque plus tardive de sa vie et parmi des circonstances toutes différentes. Il est vrai que plusieurs exégètes ont essayé d'établir l'unité entre les deux récits; mais ils ont travaillé en pure perte, les évangélistes montrant de la façon la plus claire qu'ils rapportent des faits totalement distincts. Rien ne s'oppose du reste à ce que Jésus ait enseigné deux fois cette prière à ses disciples. — Il est inutile d'insister sur la beauté admirable du « Pater ». Il nous a été révélé par le Verbe incarné, qui connaît par expérience ce qui convient à Dieu auquel s'adresse l'Oraison dominicale, ce qui est nécessaire à l'homme qui la prononce : que pourrait-on dire de plus pour en faire l'éloge? Il est simple et sublime en même temps; c'est la prière de tous et tous la redisent avec bonheur sans jamais se lasser, parce qu'elle correspond à toutes les aspirations, parce qu'elle exprime toutes les nécessités, celles du temps et du monde visible, comme celles du monde invisible et de l'éternité. Quelle richesse sous cette forme condensée! Quelle plénitude inépuisable de saints desirs et de grandes idées! Tertullien a pu l'appeler sans exagération un « brevium totius Evangelii ». On a prétendu parfois, à la suite de Wetstein, que « tota hæc oratio ex formulis Hebræorum concinnata est » : c'est une erreur. En fouillant dans tous les écrits rab-

Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié.

noster, qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum.

Luc. 11, 2.

biniques anciens et modernes, et jusque dans les rituels juifs les plus récents, on n'a trouvé entre les prières israélites et l'Oraison dominicale que des ressemblances peu nombreuses, qui s'expliquent d'ailleurs par des emprunts faits de part et d'autre à l'Ancien Testament.

— Un mot de la structure intime du « Pater ». Il se compose d'une courte invocation, d'une prière proprement dite et d'une conclusion. La prière, qui forme le corps de la composition, comprend deux parties dont la première regarde Dieu, tandis que la seconde concerne les hommes, de telle sorte qu'on pourrait distinguer deux tables dans le « Notre Père » comme dans la loi du Sinai. Il y a trois demandes dans la première partie, quatre dans la seconde, du moins d'après la division communément adoptée dans l'Eglise latine. Les Pères grecs ne comptent que trois demandes dans chaque partie; car ils réunissent sous un seul titre « Ne nos inducas... » et « Libera nos a malo ». L'âme du suppliant commence donc par s'élancer vers Dieu, afin de le louer et de faire des vœux ardents pour sa gloire; puis elle redescend humblement sur elle-même à la vue de ses nombreuses nécessités, et conjure le Seigneur de lui venir en aide. David, ce grand maître dans l'art de prier, suit habituellement une marche analogue dans ceux de ses Psaumes qui ont la demande pour but principal. La distinction entre les deux parties est nettement accentuée, surtout par la répétition des pronoms possessifs σου, ἡμῶν, qui est du plus bel effet, soulignant d'abord les vœux, puis les suppliques. « Nomen tuum, regnum tuum, voluntas tua; panem nostrum... da nobis, dimitte nobis debita nostra..., ne nos inducas..., libera nos... » Le désir du royaume messianique, qui forme le fond de cette magnifique prière, en relie tous les éléments, de manière à en faire une seule note jetée amoureusement vers Dieu. — Terminons ce préambule par une excellente réflexion de S. Cyprien: « Qui fecit vivere docuit et orare... ut, dum precor et oratione quam Filius docuit apud Patrem loquimur, facilius audiamur... Amica et familiaris oratio est, Deum de suo rogare, ad aures ejus ascendere Christi oratione », de Orat. domin. — Nous passons maintenant à l'explication détaillée de l'Oraison dominicale. Les mots *Pater noster qui es in cœlis* en constituent l'exorde ou prologue (« allocutio »). « Habet Oratio Dominica rhetoricam suam », dit fort bien Maldonat. Ce nom de Père placé en tête n'est-il pas, en effet, selon la réflexion de S. Thomas d'Aquin, une véritable « ca-

patio benevolentiae »? C'est un puissant appel adressé dès le début à la bonté et à la puissance du Dieu que nous invoquons; c'est en même temps pour nous-mêmes, au moment où nous commençons à prier, une parole d'encouragement qui excite notre confiance. « Patris nomine caritas excitatur et supplex affectus et quædam impetrandi præsumptio; quid enim non det filiis qui dedit ut filii essent? » S. Aug., l. c. Et ce nom qui s'échappe de nos cœurs n'est pas une vaine figure; Dieu est réellement notre Père et nous sommes réellement ses enfants. « Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore, dit S. Paul comparant l'état des chrétiens à celui des Juifs, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus: Abba, Pater », Rom. VIII, 15; Cf. Gal. IV, 5 et 6. Nous sommes les fils de Dieu par droit d'adoption et c'est l'Esprit-Saint lui-même qui nous inspire ce cri filial par lequel nous recourons à Dieu comme à notre Père. Et pourtant quelle audace, comme le dit l'Eglise! « Præceptis salutaribus moniti, et divina institutione formati, audemus dicere: Pater noster... ». Sans cette institution divine, sans cette pression intime de l'Esprit Saint, nous eussions fait comme les Israélites qui, bien que fils de Dieu et sachant qu'ils l'étaient, Cf. Deut. XXXII, 6; Ps. CII, 13; Is. LXIII, 16 et de nombreux passages du Talmud, n'osaient presque jamais l'interpeller par ce titre אבִינִי, notre Père. Même dans les relations les plus familières, c'était d'un côté Jéhova, le Seigneur, de l'autre ses serviteurs; « spiritum servitutis in timore. » — « Notre Père » et point « mon Père », parce que « non privata sed publica Ecclesiæ oratio est », Maldonat. En récitant l'Oraison dominicale, nous ne parlons pas en notre propre et privé nom; nous parlons comme membres de la grande famille chrétienne, par conséquent en communion d'esprit et de cœur avec tous nos frères spirituels. Au seul « filius naturalis » de Dieu il appartenait de dire « Pater mi », Cf. Matth. XXVI, 42. — « Qui es in cœlis ». Quoique présent partout, c'est dans les cieux que Dieu fait briller les rayons les plus éclatants de son immensité; notre prière va naturellement le trouver dans ce bienheureux séjour.

O padre nostro, che nei cieli stai
Non circoscritto, ma per più amore
Che ai primi effetti di lassù tu hai,

Dante, Purg. XI, 5, 1.

Les écrivains sacrés de l'Ancien Testament, et plus tard les Rabbins, ajoutaient volontiers

10. *Adveniat regnum tuum. Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra.*

11. *Panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie.*

10. Que votre règne arrive. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

11. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien,

au nom de Dieu cette épithète empruntée au lieu de sa résidence principale ; Cf. Lightfoot in h. 1. Ici, elle a pour but de nous montrer la distance qui existe entre nos pères terrestres et notre Père céleste, entre notre Père céleste et nous. — *Sanctificetur nomen tuum.* Après le *πρόλογος*, vient le *λόγος* ou la prière proprement dite, qui se compose, avons-nous dit, de trois souhaits (*εὔχαι*) relatifs à la gloire divine, et de quatre suppliques personnelles (*αἰτήματα*). La phrase « *sanctificetur...* », forme la première demande de la première partie. « *Digna precatio, s'écrit S. Jean Chrysostôme, ejus qui Deum vocat patrem, ut nihil petat autē patris gloriam!* » Le Seigneur, parlant par la bouche du prophète Malachie, avait adressé aux Juifs ingrats cette apostrophe indignée : « Si je suis Père, où est l'honneur qu'on me témoigne? » Mal. 1, 6. Le chrétien, après avoir dit : Mon père, ajoute aussitôt, conformément au divin désir : Que votre nom soit sanctifié! *ἁγιασθῆναι*, appliqué à ce qui n'est pas saint, signifie purifier, rendre saint ; appliqué à ce qui est déjà saint, ce même verbe signifie reconnaître comme tel, c'est-à-dire glorifier. S. Jean Chrysostôme l'a donc traduit avec beaucoup de justesse par *δοξάζεσθαι*. Le nom de Dieu étant saint de toute éternité, et infiniment saint, Cf. Ps. cx, 9 ; Luc. 1, 49, que pouvons-nous souhaiter à son égard sinon qu'il soit toujours et partout traité selon son auguste nature? Le nom de Dieu, « *nomen* », n'est pas seulement son appellation telle que nos lèvres la prononcent, c'est aussi et principalement l'idée que nous y attachons, en d'autres termes, l'essence divine elle-même autant qu'elle nous a été révélée ; souhaiter la glorification du saint nom de Dieu revient, par conséquent, à souhaiter la glorification de Dieu lui-même.

40. — *Adveniat regnum tuum.* C'est la seconde demande de la première partie. « *Regnum tuum* » ne désigne pas autre chose que le « *regnum cœlorum* » annoncé par le Précurseur, III, 2, et par Jésus-Christ, IV, 47 : le royaume messianique est en effet le royaume de Dieu par excellence. Les Juifs en appelaient l'avènement, en récitant leur célèbre Kaddisch. « *Regnet regnum tuum, disaient-ils, redemptio mox veniat* ». Nous disons comme eux « Qu'il arrive! » non toutefois dans le même sens, puisqu'il a été fondé par Notre-Seigneur Jésus-Christ. « *Adveniat* », c'est-à-dire, puisse-t-il se développer, se perfectionner, embrasser

toute la terre après avoir triomphé de tous les obstacles qui s'opposent à son parfait établissement! Tant qu'il restera un seul homme à convertir au Christianisme, tant qu'il y aura de pauvres brebis errantes en dehors de la bergerie, ce vœu aura sa raison d'être. « *Non est ergo sensus, ut Deus regnet in cordibus nostris : aut ut nos cum beatis regnemus...*; sed ut Deus absolute et sine adversario regnet », Maldonat. Il existe un lien très-étroit entre cette demande et la précédente ; le nom de Dieu sera d'autant plus glorifié que son royaume sera plus étendu. — Voici maintenant la troisième demande : *Fiat voluntas tua...* Dante l'exprime dans les termes suivants, avec l'élégante et profonde simplicité qui ne le quitte jamais :

Come del suo voler gli angeli tuoi
Fan sacrificio a te, cantando Osanna,
Così facciano gli uomini dei suoi. Purg. XI, 10.

« Sicut », aussi constamment, aussi parfaitement, aussi joyeusement. Que la volonté des hommes se conforme donc et se subordonne en tous points à celle de Dieu! S'il en était ainsi, avec quelle promptitude le royaume de notre Père céleste gagnerait toute la terre habitée! Le traité rabbinique Sanhédrin nous représente les anges disant à Dieu dans le ciel : « Domine totius mundi, tuus est totus mundus; effice in mundo tuo quod vis. » C'est aussi ce que souhaite le chrétien dans l'Oraison dominicale. — On voit, par ce court exposé, que la première partie du « Pater », bien qu'elle contienne trois phrases parallèles, n'exprime au fond qu'un unique désir, celui de voir le royaume messianique se réaliser dans toute sa perfection. Quoique chaque demande soit adressée en commun aux trois personnes de la Sainte Trinité, on peut cependant approprier la première au Père, la seconde au Fils, la troisième au Saint-Esprit, car c'est le nom du Père qui vient d'être directement invoqué, c'est par le Fils que le divin royaume a été établi sur la terre, c'est à l'aide des secours de l'Esprit Saint que nous-pouvons réussir à faire toujours la volonté de Dieu.

41. — Après les *εὔχαι* viennent les *αἰτήματα* ou supplications proprement dites. Maintenant que nous avons payé notre dette à la gloire de Dieu, Jésus-nous permet, dans la seconde partie de sa prière, de développer nos propres besoins. « Sicut in cœlo et in terra » : ces

mots du suppliant servent de transition entre les deux moitiés du « Notre-Père ». Le chrétien, qui s'était élevé jusqu'au séjour du Père céleste, est rappelé sur la terre par le sentiment de ses nécessités multiples; du moins peut-il les exprimer en toute simplicité et liberté devant l'auteur de tout don parfait. Il commence, à la façon d'un humble mendiant, par demander à Dieu le pain destiné à soutenir sa vie matérielle : *Panem nostrum...* « C'est ici, dit Bossuet, le vrai discours d'un enfant qui demande en confiance à son père tous ses besoins, jusqu'aux moindres », Méditât. sur l'Evang. xxv^e jour. Par ce mot « panem », il faut entendre, conformément à l'usage oriental, tout ce qui est nécessaire à la vie du corps, tous nos besoins matériels, τὰ ἐπιτήδεια τοῦ σώματος, comme s'exprime S. Jacques, II, 16. Nous demandons bien peu, et ce peu nous le demandons avec la plus grande modération, laissant les détails entre les mains de la Providence toujours aimable pour ses enfants. D'ailleurs, « habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus », I Tim. VI, 8. — On a beaucoup discuté sur la signification de l'adjectif *supersubstantialem*, qui sert à déterminer davantage l'objet de la quatrième demande du « Pater », ou plutôt sur son équivalent grec ἐπιούσιον. Malgré les pages nombreuses qui ont été écrites à propos de cette expression, on n'a pas encore réussi à lever tout-à-fait le voile obscur qui la couvre. Elle ne se rencontre nulle part dans la littérature profane; elle n'existe qu'en deux endroits de la Bible, ici et au passage parallèle de S. Luc, XI, 3; aussi Origène, de Orat. § 27, croit-il que les évangélistes l'ont eux-mêmes inventée. Traduite dans le troisième Eva gile par « quotidianum », elle l'est ici par « supersubstantialem »; encore S. Jérôme, Comm. in h. l., a-t-il soir de nous dire que jusqu'à lui on lisait également « quotidianum » dans la version latine de l'Evangile selon S. Matthieu. Cette correction, exacte mais calquée trop servilement sur le grec, est son fait. Ἐπιούσιος peut dériver de ἐπειμι « insum, sum super », ou de ἐπεμι « succedo, subsequor ». Dans le premier cas, il se rapproche beaucoup du substantif οὐσία, « substance, subsistance », et peut désigner la nourriture nécessaire à notre subsistance, ou qui nous fait vivre en se transformant en notre substance. Telle est l'étymologie et par suite l'interprétation qu'ont adoptée la plupart des Pères grecs : ἐπὶ τὴν οὐσίαν τοῦ σώματος διαβαίνοντα καὶ συγκαταῆσαι ταύτην δυνάμενον, S. Jean Chrys. Hom. in h. l.; τὸν εἰς τὴν οὐσίαν συμβαλλόμενον, Origène; τὸν ἐπὶ τῇ οὐσίᾳ καὶ συστάσει ἡμῶν αὐτάρκη, Théophylacte; etc. Dans le second cas, il devient synonyme de ἐπιούσα, « dies crastinus », et figure le pain du lendemain, εἰς τὸν τῆς ἡμερῆς χρεῖας, pour employer les

paroles de S. Grégoire de Nysse, c'est-à-dire en général du pain pour notre vie à venir, τὸν μέλλοντα, S. Jean Damascène. Ainsi traduisent encore les versions éthiopienne et arabe, S. Athanase, etc. S. Jérôme fait à ce sujet un aveu qui ne manque pas d'importance « In Evangelio, dit-il, quod appellatur secundum Hebræos, pro supersubstantiali pane reperi « mahar » (מחר), quod dicitur crastinum ». Les choses en sont là et il est probable qu'elles n'avanceront jamais plus loin. S'il faut choisir entre les deux opinions, nous dirons que la seconde nous paraît plus difficilement soutenable; car, outre qu'elle contient une antithèse peu naturelle, « donnez-nous aujourd'hui notre pain de demain », elle semble contredire d'avance une recommandation sur laquelle Jésus insistera bientôt, « Nolite solliciti esse in crastinum », VI, 34. La première explication ne présente aucun inconvénient de ce genre. Quoi qu'il en soit, la leçon « quotidianum », adoptée par la traduction latine du troisième Evangile, dans la liturgie catholique et dans la plupart des versions modernes, rend très-bien la pensée du Sauveur, un pain nécessaire à notre subsistance, un pain qu'on demande chaque jour pour le lendemain devant être évidemment un pain quotidien. Mais peut-on dire avec S. Augustin, S. Cyprien, S. Ambroise et S. Jérôme que le « panis supersubstantialis » que nous implorons de la bonté divine est un pain spirituel et mystique, par exemple la sainte Eucharistie, la grâce, la vie du Verbe dans nos âmes? On le peut, sans doute, mais à la condition de ne rien exagérer et de ne pas rejeter à l'arrière-plan le sens naturel et obvie qui doit garder la première place dans l'interprétation des paroles de Jésus. Dans la quatrième demande du « Pater », il s'agit directement de la satisfaction de nos besoins temporels; et, bien que « la nourriture qui périt » suggère aussitôt à l'âme chrétienne la pensée de « la nourriture qui dure éternellement », Joan. VI, 27, néanmoins, d'après l'avis commun des exégètes, le pain céleste de l'Eucharistie ou de la grâce ne peut être mentionné ici que d'une manière accessoire et secondaire. — *Da nobis hodie*; d'après S. Luc, καθ' ἡμέραν, jour par jour. C'est la même pensée. — L'indigence, le souci des choses temporelles sont ordinairement de grands obstacles à l'acquisition de la sainteté et à l'établissement du royaume de Dieu dans les cœurs; Cf. Matth. XIII, 22 : c'est donc très-légitimement que l'on peut conjurer le Seigneur d'écartier ces obstacles. Mais dans quel sens le riche dira-t-il : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien? « Audio dicere, répond S. Augustin, ipse pane quotidiano eget dives. Quare enim abundant illi omnia? Unde, nisi quia Deus dedit? Quid habebit, si Deus subtrahat manum suam?

12. Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.

13. Et ne nos inducas in tentatio-

12. Et remettez-nous nos dettes comme nous-mêmes nous remettons à ceux qui nous doivent.

13. Et ne nous induisez pas en

Nonne multi dormierunt divites et surrexerunt pauperes? »

12. — Cinquième demande. — *Et dimitte nobis...* Notre misère morale n'est pas moindre que notre misère matérielle, et, sentant bien qu'elle nous rend incapables, indignes d'être les citoyens du royaume messianique, nous supplions instamment notre Père de la faire cesser au plus tôt. « Dimitte », ἀφε, laissez aller, par opposition à retenir; c'est un pardon gratuit que nous demandons, car il est question d'une dette que nous ne saurions, hélas! jamais payer. — *Debita nostra*; τὰς ἐφάπταις, lisons-nous dans la rédaction de S. Luc. Nos péchés sont entre les mains de Dieu comme de lourdes créances que sa justice et sa sainteté l'empêchent d'oublier, tant que sa miséricorde, touchée par notre repentir, n'a pas daigné les déchirer. — *Sicut et nos dimittimus*. « Sicut » n'exprime pas un degré, ni une similitude proprement dite, mais un motif; « siquidem et ipsi dimittimus », S. Luc, xi, 4. — *Debitoribus* doit se prendre dans un sens large comme « debita »; tous ceux qui nous ont offensés, dit fort bien la traduction française populaire. — Jésus reviendra dans un instant, v. 44 et 45, sur cette condition de pardon.

13. — Ce verset contient les deux dernières demandes et la conclusion de l'Oraison dominicale. — Sixième demande : *Et ne nos inducas in tentationem*. Le souvenir de nos fautes passées, qui vient d'être excité vivement dans notre esprit, produit à son tour le sentiment de notre effrayante faiblesse. Nous avons péché, nous pouvons pécher encore, car le mal est toujours là qui nous harcèle au dedans et au dehors, sous mille formes diverses, se servant de tout pour nous tenter et nous perdre. Comment lui résister, sinon en recourant à notre Père? Nous le prions donc de ne nous pas induire dans la tentation. Qu'est-ce à dire? Cela signifie-t-il qu'il est lui-même l'auteur des tentations qui nous assaillent? Non certainement, « ipse... neminem tentat », Jac. i, 13; il faut, pour devenir tentateur, une malice intrinsèque incompatible avec sa perfection souveraine. Sa Providence peut bien permettre que nous soyons tentés, mais alors elle aura soin de nous munir de secours suffisants pour assurer notre victoire. Cf. I Cor. x, 13. Cela signifie-t-il que nous souhaitons l'éloignement absolu de toute tentation? Pas davantage, un pareil souhait serait irréalisable en cette vie. Il reste donc

à traduire comme nous le faisons en français : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation. » — Septième demande : *Sed libera nos a malo*. Nous retrouvons, touchant le mot « malo », πονηροῦ, l'incertitude et la discussion accoutumées; Cf. v, 37 et l'explication. Est-il au masculin de manière à représenter le démon, l'être mauvais par excellence (« le malin », dit une vieille traduction française)? Est-il au neutre et désigne-t-il le mal envisagé comme une terrible puissance qui nous menace de toutes parts? Les Pères grecs et quelques commentateurs à leur suite favorisent le premier sentiment, et c'est ainsi qu'ils parviennent à confondre la sixième et la septième demande en une seule. Après avoir parlé de la tentation, Jésus montrerait du doigt son auteur principal. Mais non, cette phrase n'est pas une simple variante de la précédente : elle a une extension beaucoup plus considérable. C'est ce que nous apprend l'Eglise dans la belle prière « Libera nos » qu'elle fait réciter au prêtre immédiatement après le « Pater ». Reprenant la dernière parole du Sauveur pour en fixer le sens par un développement authentique, « Libera nos, dit-elle, ab omnibus malis, præteritis, præsentibus et futuris. » Délivrez-nous du mal, quel qu'il soit, parce que, sous ses apparitions multiples, il agit toujours à l'encontre de votre royaume; du mal passé, ou de nos péchés d'autrefois qui ont laissé en nous des traces funestes, quoique pardonnés, des ennemis de tout genre qui nous pressent dans le présent, de vos châtiments futurs que nous n'avons que trop encourus, des peines innombrables qui nous accablent. On le voit, c'est par une pétition universelle quoique négative dans sa forme, c'est par un désir ardent et général de la rédemption messianique que s'achève la prière qui nous a été enseignée par Jésus. — Vient enfin un court épilogue, Amen, que S. Jérôme appelle le « signaculum dominicæ orationis ». En vérité! Cf. v, 48, c'est-à-dire que nos demandes se réalisent, γένοιντο (d'après les LXX), ainsi-soit-il! — Dans le texte grec, avant cet amen final, on lit encore la Doxologie suivante : ὅτι σου ἐστὶν ἡ βασιλεία, καὶ ἡ δύναμις, καὶ ἡ δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας, « quia tuum est regnum et potestas et gloria in sæcula. » Quand même Euthymius n'affirmerait pas expressément que c'est là « une conclusion solennelle ajoutée par les saintes lumières et les chefs de l'Eglise », il y aurait des raisons très-sérieuses de mettre en doute

tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

14. Car, si vous remettez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous remettra aussi vos fautes.

15. Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses.

16. Lorsque vous jeûnez, ne soyez

nem : sed libera nos a malo. Amen.

14. Si enim dimiseritis hominibus peccata eorum, dimittet et vobis Pater vester cœlestis delicta vestra.

Eccli., 28, 3, 4, 5; *Infra* 18, 35; *Marc.*, 11, 25.

15. Si autem non dimiseritis hominibus, nec Pater vester dimittet vobis peccata vestra.

16. Cum autem jejunatis, nolite

son authenticité. 1^o Elle fait défaut dans presque toutes les anciennes versions et dans les manuscrits grecs les plus importants au point de vue de la critique ou de l'antiquité; tous les Pères latins et plusieurs Pères grecs l'omettent semblablement dans leurs citations. 2^o Comme elle est en conformité parfaite avec l'esprit de l'Oraison dominicale, sa disparition demeurerait inexplicable, dans le cas où elle aurait existé dans le texte primitif de S. Matthieu. 3^o Ajoutée par les autorités ecclésiastiques comme une de ces terminaisons générales qui concluent toutes les prières liturgiques, elle obtint aisément droit de cité dans quelques manuscrits et versions.

14 et 15. — A la suite du « Pater » qu'on a justement défini « la prière universelle non du juif, non du chrétien, non du catholique, mais de l'homme », Bougaud, Jésus-Christ, 2^e partie, ch. II, nous trouvons deux versets qui s'y rattachent étroitement, afin qu'ils en commentent la cinquième dernière. Après avoir conjuré Dieu de nous pardonner nos offenses, nous avons ajouté pour ne pas diminuer à nous accorder cette grâce favorable « sicut et nos dimittimus debitis nos tris »; c'est sur cette condition que Jésus-Christ revient pour en expliquer l'insertion dans sa formule de prière. A deux reprises consécutives, d'abord sous une forme affirmative au v. 14, puis en termes négatifs au v. 15, il pose en principe comme un axiome indiscutable, que le pardon généreusement accordé par nous à ceux d'entre nos frères qui peuvent nous avoir offensés est la condition « sine qua non » de la rémission de nos propres péchés; condition très-équitable assurément, car comment mériterions-nous que Dieu oubliât nos fautes si graves et si nombreuses, dans le cas où nous refuserions nous-mêmes d'oublier les offenses relativement peu considérables du prochain à notre égard? Voir plus loin, XVIII, 25 et ss., la belle parabole dans laquelle Jésus inculque plus au long cette condition indispensable; Cf. encore Marc. XI, 25; Eccli. XXVIII, 3, 4, 5. — *Peccata eorum*, en grec παραπτώματα,

« lapsus, offensas ». — *Dimittet...*; naturellement, pourvu que les autres conditions soient remplies. — *Nec... dimittet*, même « ceteris positis », une chose essentielle faisant défaut. — Ce raisonnement du Sauveur est si concluant, qu'au temps de S. Jean Chrysostôme, des chrétiens animés de sentiments de haine et de vengeance contre leur prochain préféraient, en récitant le « Notre Père », omettre la cinquième demande plutôt que de prononcer leur propre condamnation.

Le jeûne, §§. 16-18.

16. — Jésus revient au grand principe qu'il a énoncé au commencement de ce chapitre, et il l'applique maintenant au jeûne, de même qu'il l'a appliqué à l'aumône et à la prière. Bien que l'exemple change, les formules ne varient pas, non plus que la méthode : l'attention n'en est que plus frappée. — *Quum autem jejunatis*. Quoique la loi mosaïque ne prescrivît par an qu'un seul jeûne, Cf. Lévi. XVI, 29, et que la tradition laissât une liberté presque entière aux Juifs en fait de mortifications corporelles, néanmoins, à l'époque de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les pieux Israélites, ou ceux qui affectaient de passer pour tels, avaient coutume de jeûner fréquemment. C'est ainsi que la plupart des Pharisiens jeûnaient deux et même quatre fois par semaine. Chose excellente en soi, mais qui était malheureusement gâtée par l'ostentation et la vaine gloire. — *Tristes*, d'une tristesse affectée; mornes et sombres comme des pénitents désolés. — *Exterminant enim...* Ce verbe est une relique de l'ancienne Itala; il a chassé, sans doute à cause de son originalité, le « *demoliuntur* » que S. Jérôme avait mis à sa place. Du reste, il traduit fort bien le grec ἀφανίζουσι, qui signifie en premier lieu détruire, anéantir, Cf. v. 19, puis, défigurer d'une manière quelconque. Qu'on se représente ces Pharisiens hypocrites, qui, après plusieurs jours d'un jeûne sévère, apparaissaient en public pâles, ou même tout noirs, dit le Talmud, amaigris, échelonnés, la barbe longue et en désordre, le

fieri sicut hypocritæ tristes : exterminant enim facies suas, ut appareant hominibus jejunantes. Amen dico vobis quia receperunt mercedem suam.

17. Tu autem, cum jejunas, unge caput tuum, et faciem tuam lava,

18. Ne videaris hominibus jejunans, sed Patri tuo, qui est in abscondito : et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi.

19. Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra : ubi ærugo et tinea demolitur ; et ubi fures effodiunt, et furantur.

visage malpropre, car la toilette même la plus élémentaire n'était pas moins interdite que la nourriture durant les jours de pénitence, Cf. Buxtorf, *Synagoga judaica*, c. xxvii, et l'on comprendra qu'on pouvait réellement lire leurs jeûnes sur leur physionomie. — *Ut appareant...* Jésus joue ironiquement sur les mots : « exterminant ut appareant ! » S. Jean Chrysostôme signale parmi ses contemporains d'autres hypocrites qui allaient encore plus loin que les Pharisiens, car ils travaillaient à acquérir la réputation de grands jeûneurs tout en prenant de bons repas soigneusement dissimulés, tandis que les adversaires de Jésus prenaient au moins la peine de jeûner quoiqu'ils n'en retirassent aucun mérite.

17 et 18. — Vraie manière de pratiquer le jeûne. — *Quum jejunas*. Le chrétien en effet peut et même doit jeûner ; mais quand il exerce cet acte de mortification, il prend autant de soin pour le cacher aux regards des hommes, que d'autres en prennent pour le faire paraître. — *Unge caput tuum* : ces sortes d'onctions ont toujours été en Orient d'un fréquent usage, surtout lorsqu'on assiste à des repas somptueux ; Cf. Luc. vii, 46. — *Faciem tuam lava*, en signe de joie, comme l'on faisait au sortir d'un long deuil. Sous cette double métaphore, qui rappelle celles des *Y.* 3 et 6, il est aisé de lire la pensée du Sauveur. Même quand vous jeûnez, veut-il dire, ayez au dehors l'air de personnes qui mènent leur train de vie accoutumée, ou même qui se disposent à prendre un bon repas. Sainte dissimulation opposée à une honteuse hypocrisie et autant récompensée que ce vice avait été puni. Votre Père vous le rendra !

point tristes comme les hypocrites, car ils exténuent leur visage pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent. En vérité, je vous dis qu'ils ont reçu leur récompense.

17. Pour toi, quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage,

18. Pour ne pas faire voir aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père, présent à ce qui est secret ; et ton Père qui voit dans le secret te le rendra.

19. Ne vous amassez pas des trésors sur la terre où la rouille et les vers rongent, et où les voleurs fouillent et dérobent.

2. *Obligations des chrétiens touchant les richesses et la propriété, §§. 19-34.*

Des devoirs qu'impose la piété, Jésus-Christ passe maintenant à ceux qui découlent de la propriété. Dans cette charte du nouveau royaume, il ne pouvait se dispenser de toucher à une aussi grave question. Le Roi messianique veut que le cœur de ses sujets soit à lui sans partage ; or deux choses peuvent le lui ravir totalement ou partiellement, l'amour des richesses et le souci exagéré des nécessités temporelles. De là deux règles de conduite qu'il trace sur ce point, pour interdire ce qui serait dans son empire un crime d'idolâtrie morale et par conséquent de haute trahison.

Première règle : Pour ceux qui font partie du royaume messianique, la vraie fortune est toute spirituelle et consiste dans les trésors célestes, §§. 19-24.

19. — *Thesaurus* : des trésors ou biens matériels de toute espèce, comme l'indique le contexte ; tout ce qui est précieux dans l'estime des hommes, tout ce qui excite la convoitise des voleurs. — *Ubi ærugo et tinea...* Motif pour lequel il faut éviter de thésauriser sur la terre : les richesses d'ici-bas sont essentiellement précaires et périssables, Cf. I Tim. vi, 9. 16-19. Que d'ennemis ou de rivaux ne rencontre pas celui qui les possède ! La rouille ronge peu à peu les métaux les plus richement travaillés ; les vers dévorent les étoffes sans s'inquiéter de leur prix, attaquant même de préférence les beaux vêtements brodés dont on se sert moins souvent ; les voleurs s'emparent de tous les trésors sans distinction. Il faut être bien insensé pour rechercher avec tant d'ardeur des objets qui ont si peu de consistance ! — « *Ærugo* » traduit imparfaitement le substantif grec *ῥωσσις*, qui signifie en général « erosio, comes-

20. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel où ni la rouille ni les vers ne rongent, et où les voleurs ne fouillent pas et ne dérobent pas.

21. Car où est ton trésor là est aussi ton cœur.

22. Ton œil est la lampe de ton corps. Si ton œil est pur, tout ton corps sera éclairé.

23. Mais si ton œil est vicié, tout ton corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, les ténèbres mêmes que seront-elles?

20. Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo: ubi neque ærugo, neque tinea demolitur, et ubi fures non effodiunt, nec furantur.

Luc., 12, 33; 1 Tim., 6, 19.

21. Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.

22. Lucerna corporis tui est oculus tuus. Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit.

Luc., 11, 34.

23. Si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosus erit: si ergo lumen quod in te est tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt?

tura » et qui représente la dent vorace du temps ou de la pourriture.

20. — *Thesaurizate autem...* Puisque la terre garde si mal les trésors qu'on lui confie, ne pourrait-on pas trouver un coffre-fort plus fidèle? Oui, *in cœlo*, où nos richesses ne courent aucun danger, *ubi neque ærugo...* etc. En effet, les trésors que nous pouvons accumuler dans le ciel étant d'une nature spirituelle, immatérielle, ils sont par là même indestructibles, Cf. Luc. xii, 33. Aussi, « quæ stultitia (thesauros) illic relinquere unde exiturus es, et non illuc præmittere quo iturus es? Thesauriza ubi patriam habes », S. Jean Chrysost. Hom. in h. l. Amoncelons dans le ciel les mérites de nos vertus et les fruits de nos bonnes œuvres.

21. — Autre motif puissant pour lequel nous devons nous détacher des biens matériels: *Ubi enim est thesaurus tuus, ibi...* Notre trésor, quel qu'il soit, devient bientôt l'idéal et même l'idole de notre cœur qui s'y repose, qui y pense nuit et jour, qui s'y transforme. Si ce trésor est terrestre, notre cœur habite perpétuellement sur la terre et devient tout terrestre; si les biens que nous aimons sont célestes, notre cœur a déjà sa résidence au ciel et devient tout céleste, et c'est alors seulement que nous sommes vraiment les citoyens du royaume des cieux.

22 et 23. — On a souvent accusé ces deux versets de rompre l'enchaînement des pensées de Jésus; mais, en les examinant de près, il est facile de reconnaître qu'ils s'harmonisent très-bien avec les antécédents et les conséquents. Seuls, les lecteurs superficiels peuvent ne pas comprendre leur présence en cet endroit. Le Sauveur parle des richesses, qu'il dépeint comme un des principaux obstacles

à l'établissement de son royaume dans les âmes. Prenez garde, a-t-il dit, de vous attacher aux biens de ce monde, car leur amour aurait promptement corrompu votre cœur. Il ajoute maintenant que, si notre cœur était dépravé, toutes nos œuvres deviendraient mauvaises par là-même; tandis qu'un cœur spirituel et céleste dans ses affections, rendra nos actes excellents devant Dieu, l'extérieur tirant sa forme et sa moralité du dedans. Ce phénomène de la vie morale est décrit dans un langage figuré dont les couleurs sont empruntées à la vie physique. — *Lucerna corporis tui est oculus tuus.* En tête de son raisonnement, Jésus place, en guise de base indiscutable, cette locution proverbiale. Notre œil n'est-il pas en effet comme une lampe qui, allumée aux rayons du soleil, éclaire et dirige notre corps? — Cela posé, ou notre œil est simple, *si oculus tuus fuerit simplex*, c'est-à-dire bon et sain, bien constitué, et alors notre corps est *totum lucidum*; les divers membres dont il se compose remplissent harmonieusement leurs fonctions, sans crainte de se heurter, de se briser contre des obstacles cachés dans l'ombre: ou notre œil est mauvais, vicié d'une manière quelconque, *si oculus tuus fuerit nequam*, et dans ce cas notre corps entier est *tenebrosus*, attendu qu'il a perdu son unique source de lumière, l'organe de la vue. — Après ces prémisses évidentes, le divin Maître conclut en disant: *Si ergo lumen...*; si les yeux, ces fenêtres du corps, sont obscurs comme des chambres noires, *ipsæ tenebræ quantæ erunt*, à plus forte raison les autres organes, qui n'ont pas de lumière par eux-mêmes et qui reçoivent d'ailleurs toute leur clarté! — L'application se fait maintenant d'elle-même.

24. Nemo potest duobus dominis servire : aut enim unum odio habebit, et alterum diliget : aut unum sustinebit, et alterum contemnet. Non potestis Deo servire et mammonæ.

Luc., 16, 13.

25. Ideo dico vobis : Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini. Nonne anima plus est quam esca : et corpus plus quam vestimentum ?

Psal., 54, 23 ; Luc., 12, 22 ; Philipp., 4, 6 ; 1 Tim., 6, 7.
1 Petr., 5, 7.

24. Nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.

25. C'est pourquoi je vous dis : Ne soyez point inquiets pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps comment vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ?

• Votre cœur est l'œil, la lumière de votre âme ; si ce cœur est simple et pur, et il le sera s'il ne se partage pas entre Dieu et le monde, s'il ne se souille pas au contact des biens terrestres, toute votre vie morale sera dans la splendeur ; si au contraire ce cœur se laisse corrompre par des attaches profanes, vos œuvres morales seront elles-même complètement gâtées. Jésus-Christ raisonne d'après la psychologie orientale, qui attribuait au cœur un rôle prépondérant dans la conduite pratique de l'homme ; Cf. Delitzsch, System der biblisch. Psychologie, Leipzig, 1855, p. 203 et ss. Pour les Grecs, c'était l'intelligence qui était le principe illuminateur : $\delta\varsigma$ $\delta\phi\iota\varsigma$ $\acute{\epsilon}\nu$ $\delta\phi\theta\alpha\lambda\mu\acute{o}\varsigma$, $\nu\acute{o}\varsigma$ $\acute{\epsilon}\nu$ $\psi\upsilon\chi\eta$, Aristote ; $\delta\omega\sigma\pi\epsilon\rho$ $\delta\phi\theta\alpha\lambda\mu\acute{o}\varsigma$ $\tau\acute{\omega}$ $\sigma\acute{\omega}\mu\alpha\tau\iota$, $\tau\omicron\iota\sigma\iota\tau\omicron\varsigma$ $\acute{\epsilon}\nu$ $\psi\upsilon\chi\eta$ $\nu\acute{o}\varsigma$, Galène. Le Juif Philon, formé à leur école, disait de même : $\delta\pi\epsilon\rho$ $\gamma\acute{\alpha\rho}$ $\nu\acute{o}\varsigma$ $\acute{\epsilon}\nu$ $\psi\upsilon\chi\eta$, $\tau\omicron\upsilon\tau\acute{o}$ $\delta\phi\theta\alpha\lambda\mu\acute{o}\varsigma$ $\acute{\epsilon}\nu$ $\sigma\acute{\omega}\mu\alpha\tau\iota$.

24. — Autre raison pour nous engager à ne point placer nos trésors sur la terre. Les arguments qui précèdent étaient basés sur l'instabilité des richesses matérielles, γ . 19, sur la manière effrayante dont elles absorbent toutes nos affections, γ . 21, sur la destruction du mérite de nos actes par leur pernicieuse influence, $\gamma\gamma$. 22 et 23 : celui-ci s'appuie sur le joug d'esclavage qu'elles nous imposent. — *Nemo potest duobus...* Vérité bien connue dans la vie domestique et confirmée par des axiomes semblables chez la plupart des peuples. Il ne faut pas, est-il dit ailleurs, placer deux selles sur un même cheval ; ou bien : Un sujet fidèle ne saurait servir deux souverains. Une comédie de Térence représente un serviteur fort embarrassé précisément parce qu'il est dans cette situation : « Nec quod agam certum est : Pamphilumne adjuvem an auscultem seni. Si illum relinquo, ejus vitæ timeo : sin opitutor, hujus minas », Andr. 1, 4, 26. Le choix se fera

pourtant, car l'indifférence en pareil cas est chose tout à fait impossible ; la balance finira par pencher d'un côté ou de l'autre. — *Aut enim unum odio habebit...* Il n'y a que deux hypothèses ; ou le serviteur en question aimera son maître Paul aux dépens de son autre maître Pierre, ou bien c'est à Pierre qu'il s'attachera et alors il négligera Paul. Ce sera donc un fort mauvais ménage où il y aura bientôt impossibilité de s'entendre. — De même au spirituel : *Non potestis servire...* L'âme ne saurait demeurer flottante entre Dieu et les richesses, avec l'intention de s'acquitter de ses devoirs envers Dieu sans cesser de jouir des biens terrestres. Entre le Seigneur et Mammon, il y a l'incompatibilité la plus absolue. Choisissez ! — *Mammonæ* est un nom chaldéen (ממון), le syriaque Momoûno, grecisé d'abord, $\mu\alpha\mu\omicron\upsilon\acute{\nu}\alpha$, puis latinisé ; son étymologie est incertaine. Il désignait soit les richesses, soit le dieu qui en disposait, à la façon du Plutus des Grecs et des Romains. Remarquons l'emploi du verbe « servir ». S. Jérôme écrit à ce sujet : « Non dixit, Qui habet divitias, sed Qui servit divitiis ; qui enim divitiarum servus est, divitias custodit ut servus, qui autem servitutis excussit jugum, distribuit eas ut Dominus ».

Deuxième règle : Les chrétiens doivent éviter avec le plus grand soin tout souci trop humain relativement à leurs nécessités temporelles, $\gamma\gamma$. 23-34.

25. — *Ideo dico vobis.* Après avoir déraciné l'avarice, Jésus-Christ empêche de craindre démesurément la pauvreté. — Tout ce passage est admirable ; c'est assurément l'un des plus beaux, des plus consolants de l'Evangile. Le prédicateur y trouve la matière de développements aussi riches qu'utiles ; mais la parole de Jésus est ici tellement claire et populaire qu'il suffit à l'exégète de quelques li-

26. Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment pas et ne moissonnent pas et n'amassent pas dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Est-ce que vous ne valez pas beaucoup plus qu'eux?

27. Qui de vous, par l'effort de son esprit, peut ajouter à sa vie une coudée?

26. Respicite volatilia cœli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea : et Pater vester cœlestis pascit illa. Nonne vos magis pluris estis illis?

27. Quis autem vestrum cogitans potest adjicere ad staturam suam cubitum unum?

gnes pour l'expliquer. — « Ideo », parce qu'il est impossible de servir à la fois Dieu et Mammon ; ou bien, pour employer les expressions de Théophylacte, διὰ τοῦτο, οὐκ, διὰ τὸ ἀπὸ Θεοῦ ἐκβάλλεσθαι ὑπὸ τῶν χρημάτων. — *Ne solliciti sitis*. Le grec, μὴ μεριμνᾶτε, est plus énergique, et la rédaction de S. Luc l'est davantage encore : μὴ μετρωρίζεσθε, « ne anxie cogitis, ne cum cura, anxietate et ærumna solliciti sitis », Cornelius a Lap. Jésus-Christ n'exclut pas une prévoyance modérée, mais seulement l'agitation de l'esprit, une anxiété pleine de trouble, qui se défie de la Providence. Il faut travailler sans doute pour subvenir à ses besoins, « Aide-toi ! » Mais, comme le dit S. Jean Chrysostôme, οὐ ταῦτόν ἐστι μερίμνα καὶ ἐργασία ; arrière donc toute inquiétude excessive qui serait une injure envers la bonté de Dieu. « Labor exercendus est, sollicitudo tollenda », S. Augustin, in h. l. En effet, « le ciel t'aidera ! » — *Anima vestra* : datif de la cause ; de même dans le grec, τῇ ψυχῇ pour περὶ τὴν ψυχὴν. La ψυχὴ opposée au σώμα représente l'« anima vitalis » ou le principe de vie dans l'homme et non pas l'âme proprement dite ; c'est l'équivalent du נַפֶּשׁ hébreu. — *Quid manducetis* ; le grec ajoute καὶ τί πίνετε, « et quid bibatis ». — Bien que ces mots, rapprochés de « anima », semblent d'abord former une singulière association, tout étonnement disparaît si l'on rend à ce substantif, comme nous venons de le faire, sa vraie signification. La conservation de notre vie dépendant du boire et du manger, et la vie s'identifiant avec le principe vital, les Hébreux avaient inventé la locution bizarre « manger pour son âme », Cf. Ps. lxxvii, 18. — *Quid induamini*. Après les vivres, les vêtements : les deux grandes nécessités de l'homme et, par suite, ses deux sources principales d'inquiétude. « Corpus » est au datif pour le même motif que « anima ». — Selon sa coutume, Jésus complète son instruction en ajoutant les motifs qui l'établissent. Premier motif : *Nonne anima...* La conclusion est sous-entendue, mais on la supplée sans peine : Si la vie est plus précieuse que la nourriture, si le corps a plus de valeur qu'un vêtement, l'auteur de notre

vie, le créateur de notre corps, ne saura-t-il pas nous donner tout ce qui est nécessaire pour les soutenir ? ὁ τὸ πλεον δούς ἡμῖν, καὶ τὸ ἐλαττον δώσει, Euthymius, h. l.

26. — Second motif de confiance sans bornes en la Providence de Dieu : le soin amoureux qu'elle prend des êtres dénués de raison. — *Respicite* : un simple regard jeté sur la nature est capable de consoler et de rassurer les malheureux. — *Volatilia cœli* : la Bible aime à ajouter à leur nom ce génitif qui détermine le domaine de leur gracieuse existence ; Cf. Gen. i, 26 ; ii, 19 ; Ps. viii, 9 ; ciii, 12, etc. — *Quoniam neque serunt, neque...* Ce sont les trois grandes et pénibles opérations par lesquelles l'homme s'assure les aliments nécessaires à la vie. Les oiseaux ne s'en inquiètent guère, vivant joyeusement au jour le jour. — Et pourtant, *Pater vester cœlestis pascit illa* ! « Et » a le sens de « et tamen » ; « vester » est emphatique, ainsi que « vos » un peu plus bas. Votre père et non le leur ! S'il nourrit si bien des étrangers insignifiants, comment ne traitera-t-il pas les fils de la famille ? Voir en plusieurs endroits de la Bible, particulièrement Job. xxxviii, 41 ; Ps. cxlvi, 9, des traits touchants de la bonté divine à l'égard de la « gens pennata ». On trouve dans le Talmud une pensée analogue : « Vidistine unquam bruta aut volatilia, quibus esset aliqua officina ? et tamen illa nutriuntur absque anxietate », Kidduschin. — *Nonne vos magis pluris...* Pléonasme étonnant, qui fortifie l'idée. « Omnia subiecti sub pedibus ejus... volucres cœli et pisces maris », dit le Psalmiste, Ps. viii, 8 et 9.

27. — Troisième motif d'éviter toute sollicitude : cela ne servirait absolument de rien. — *Cogitans* ; réfléchissant et réfléchissant encore, à la façon des hommes de génie qui sont à la recherche de quelque découverte importante. Le grec μεριμνῶν suppose des réflexions pénibles, fatigantes. — *Ad staturam suam*. ἡλικία du texte grec peut désigner tout ensemble la longueur de la vie ou la longueur du corps humain, c'est-à-dire l'âge ou la taille. Plusieurs commentateurs ont adopté le second sens à la suite de la Vulgate, pensant que le Sauveur avait voulu représenter ici

28. Et de vestimento quid solliciti estis? Considerate lilia agri quomodo crescunt : non laborant, neque nent.

29. Dico autem vobis, quoniam nec Salomon in omni gloria sua cooperatus est sicut unum ex istis.

30. Si autem fenum agri, quod hodie est, et cras in clibanum mittitur, Deus sic vestit : quanto magis vos modicæ fidei?

28. Et quant au vêtement, pour quoi êtes-vous inquiets? Considérez les lis des champs, comme ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent;

29. Or je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux.

30. Mais si Dieu vêtit ainsi l'herbe des champs, qu'est aujourd'hui et demain sera jetée dans le four, combien plus vous, hommes de peu de foi.

l'impossibilité où sont les hommes d'ajouter quoi que ce soit à leur taille. Mais ils n'ont pas observé qu'il y aurait quelque chose de contradictoire dans l'expression employée par Jésus; une coudée surajoutée à une taille quelconque serait en effet une mesure considérable, tandis que Notre-Seigneur veut évidemment parler d'une petite dimension. Il est donc préférable de prendre *ἄλκτα* dans l'acception plus ordinaire de « ætas », Cf. Joan. iv, 23. On obtient ainsi un sens très-naturel et très-logique : Qui de vous, même après de longues méditations, est capable d'agrandir sa vie d'une coudée? Métaphore pour signifier « d'une minute ». Au Ps. xxxviii, 6, la longueur de la vie est mise en rapport avec le palme; le poète grec Mimnerme parle aussi d'une coudée de temps. — *Cubitum*; la coudée était l'une des principales mesures de longueur des Hébreux. Elle équivalait à l'avant-bras d'une personne de taille moyenne, depuis l'extrémité du doigt médium jusqu'au coude; de là son nom. — La conclusion du raisonnement est omise, comme au v. 25.

28-30. — Quatrième motif de confiance en Dieu : le soin qu'il prend des êtres inanimés. Ce motif diffère à peine du second; seulement, tandis que le v. 26 parlait d'animaux et de nourriture, il s'agit ici de plantes et de vêtements. — *Considerate*, ou mieux *καταμάθετε*, apprenez, étudiez attentivement, pour bien voir la vérité de mes assertions. — *Lilia agri*. Les lis de la Palestine sont célèbres : on les y rencontre par milliers, couvrant de vastes étendues de terrain, et transformant parfois, grâce à leurs couleurs brillantes et variées, une contrée entière en un magnifique jardin. On signale comme l'un des plus beaux celui que Linné appelle « *Fritillaria corona imperialis* », le *κρίνον βασιλικόν* de Dioscorides, III, 416, haut de trois pieds, portant vers le sommet d'une tige élancée une splendide couronne de fleurs rouges ou jaunes que surmonte un panache de feuilles; ou encore le « lis de Huteh » du Dr Thomson, dont les trois larges pétales veloutés se rejoignent par le

sommet et qui est le mets favori des gazelles du Thabor; Cf. Cant. II, 1, 2, 16. Voir Thomson, *The Land and the Book*, p. 256. Du reste, le *ששן* (*Schouschân*) oriental, dont le nom importé par les Maures se retrouve jusqu'en Espagne, cet autre pays des lis (« Azucena »), englobait anciennement une catégorie considérable de plantes, par exemple les amaryllis et les tulipes, de sorte qu'il est impossible de déterminer au juste la fleur que Jésus-Christ a voulu désigner spécialement. — *Non laborant, neque nent*. Ils croissent d'eux-mêmes dans des champs incultes; ils n'ont pas à tisser péniblement leur robe délicate, à en ajuster avec art les différentes parties : la Providence se charge de les vêtir, et avec quel amour ne le fait-elle pas! — *Dico autem vobis quoniam nec Salomon...*; non, pas même Salomon, cet idéal de la richesse pour les Juifs, Cf. II Par. ix, 15; bien plus, pas même Salomon in omni gloria sua, c'est-à-dire; couvert de ses vêtements les plus splendides dans les circonstances les plus solennelles! Cf. Esth. xv, 2. — *Cooperatus est sicut...* « Quelle étoffe de soie, demande S. Jérôme, quelle pourpre royale, quel tissu parfaitement brodé pourrait être comparé aux fleurs? Qu'y a-t-il de si frais que la rose? Qu'y a-t-il de si blanc que le lis? » Les ornements de Salomon venaient de la serre chaude de l'art, tandis que les lis croissent dans le paradis du Seigneur, dit un auteur allemand. — *Si autem...* C'est la conclusion de l'argument. — *Fenum agri*, nom dédaigneux appliqué à dessein au lis pour montrer son peu de valeur devant Dieu. Malgré sa splendeur, cette plante n'est après tout qu'une herbe qui croît parmi les autres herbes dont elle partage aussi le sort. On sait que les Hébreux, ces botanistes tout à fait élémentaires, divisaient le règne végétal en deux familles seulement, les arbres (*עץ*) et les plantes herbacées (*קש*). — *Quod hodie est*. Qu'y a-t-il de moins durable que la fleur d'un lis? C'est un véritable éphémère. En Orient surtout, il suffit de quelques heures d'une chaleur brû-

31. Ne soyez donc point inquiets, disant : Que mangerons-nous ? ou : Que boirons-nous ? ou : De quoi nous vêtirons-nous ?

32. Car les gentils s'enquièrent de toutes ces choses, mais votre Père sait que vous en avez besoin.

33. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice et toutes ces choses vous seront données de surcroît.

31. Nolite ergo solliciti esse, dicentes : Quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quo operiemur ?

32. Hæc enim omnia gentes inquirunt. Scit enim Pater vester, quia his omnibus indigetis.

33. Quærite ergo primum regnum Dei, et justitiam ejus : et hæc omnia adjicientur vobis.

lante pour dessécher complètement ces champs magnifiques dont nous parlions plus haut : ce qui était le matin un tapis délicieux de verdure n'est plus le soir qu'une affreuse litière.

— *Et cras in cibum mittitur.* Les choses se passent littéralement ainsi en Palestine et en Syrie. A défaut de bois, les Orientaux emploient en effet les herbes sèches et les tiges des fleurs pour chauffer leurs petits fours portatifs, sortes de marmites en terre cuite, plus larges à la base qu'au sommet, et excellentes pour la cuisson des aliments; Cf. Thomson, l. c. p. 344. — *Quanto magis vos*; vous, créés à l'image de Dieu, héritiers du royaume céleste. Jésus conclut « a minori ad majus » comme dans les trois raisonnements précédents. — *Modicæ fidei.* Le manque de confiance en la Providence divine provient en effet du défaut de foi. Les Rabbins adressaient fréquemment à leurs disciples un reproche semblable et dans les mêmes termes: « Quicumque habet panem in canistro suo et dicit : Quid edam cras, est כִּקְטַנִּי אֲמוּנָה, i. e. ex exigua fide præditis ». Sota. f. 48, 2, etc.

31. — Après cette argumentation dans laquelle il a donné tant de preuves de la Providence vraiment maternelle de Dieu à notre égard, Jésus-Christ revient à sa première recommandation : *Nolite ergo solliciti esse.* « Ergo », déduction emphatique qui signifie : N'est-il pas évident qu'il en doit être ainsi ?

32. — La démonstration recommence sur une nouvelle base ; aux motifs allégués plus haut pour condamner toute agitation anxieuse de l'esprit relativement aux nécessités de la vie, le Sauveur en ajoute d'autres non moins puissants, afin d'extirper à jamais ce défaut du cœur de ses disciples. — *Hæc enim omnia gentes...* Une telle sollicitude est toute païenne et n'a rien de chrétien ; comment les disciples du Christ oseraient-ils s'y abandonner ? C'est la troisième fois que Jésus cite à ses auditeurs l'exemple des Gentils comme une chose à éviter absolument, Cf. v, 47 ; vi, 7. Quel rapport en effet peut-il y avoir entre l'esprit du paganisme et celui du Christianisme ? Ne règne-t-il pas entre eux une complète opposi-

tion ? — La littérature classique abonde en passages qu'on pourrait apporter à l'appui de l'accusation lancée ici par Jésus contre les païens. « Ab uno disce omnes ».

Sed satis est orare Jovem quæ ponit et aufert ;
Det vitam, det opes : æquum mihi animum ipse paro ;
(rabo) ; Hor. Ep. I, 18, 111-112.

Ne croyant pas à un Dieu personnel, bon et vivant, mais à une aveugle fatalité, ou bien à une divinité sans cœur, indifférente aux affaires des mortels, leur unique souci était de bien vivre dans le présent. — *ἐπιζητεῖτε, inquirunt* ; ces verbes composés marquent mieux l'exagération des recherches. — *Scit enim Pater vester...* Raison additionnelle tirée de la connaissance parfaite qu'a Dieu de nos moindres besoins. C'est un Père et un Père céleste, ajoute le texte grec, *πατήρ ὑμῶν ὁ οὐράνιος*, c'est-à-dire un Père tout puissant. Or, quel père, connaissant les nécessités de ses enfants, ne viendra pas à leur secours quand il le pourra de toutes manières ?

33. — Jésus nous a indiqué les choses qu'il ne faut pas rechercher avec une trop grande anxiété ; passant du négatif au positif, il nous apprend maintenant quels sont les biens que nous devons surtout tâcher d'acquiescer. — *Quærite ergo...* ; d'après le grec, « quærite autem » (88). Ne courez pas après les biens terrestres, comme le font les païens, mais après les biens célestes, comme il convient à mes disciples. — *Primum* n'est pas synonyme de « tantum », attendu que le Sauveur, comme nous l'avons dit plus haut, n'a pas l'intention de proscrire absolument l'acquisition des biens de ce monde, de condamner toute espèce de sollicitude relativement aux nécessités matérielles. Jésus permet qu'on s'occupe du temporel, à la condition de le subordonner au spirituel, de même que l'on subordonne le secondaire au principal. « *Primum* » signifie donc « principalement, préférentiellement à toute autre chose. » — *Regnum Dei*, ce royaume dont il a été déjà si souvent question, royaume céleste fondé par le Christ au milieu d'un monde déchu qu'il est destiné

34. Nolite ergo solliciti esse in crastinum. Crastinus enim dies sollicitus erit sibi ipsi; sufficit diei malitia sua.

34. Ne soyez donc pas inquiets du lendemain, le jour de demain sera inquiet pour lui-même. A chaque jour suffit sa peine.

CHAPITRE VII

Jésus-Christ interdit les jugements défavorables au prochain, (vv. 4 et 2). — Il établit une règle pour la correction fraternelle, (vv. 3-5), et exhorte ses disciples à un zèle discret qui ne compromette pas les choses saintes, (v. 6). — Le droit de pétition, (vv. 7-14). — La règle d'or, (v. 12). — La voie large et la voie étroite, (vv. 13 et 14). — Les faux prophètes; moyen de les reconnaître, (vv. 15-20). — L'accomplissement intégral de la volonté de Dieu condition nécessaire pour aller au ciel, fût-on prophète ou thaumaturge, (vv. 21-23). — Les deux maisons et l'orage, (vv. 24-27). — Epilogue du discours, (vv. 28-29).

à sauver, mais complètement séparé du monde et des intérêts mondains : tel doit être l'objet de notre sollicitude. — Nous devons chercher encore *justitiam ejus* (scil. « Dei », car le texte grec porte *αὐτοῦ* et non *αὐτῆς*), cette justice ou sainteté parfaite dont Jésus trace le tableau depuis l'exorde de son discours. — *Et hæc omnia adjiciuntur...* Si nous sommes fidèles à pratiquer cette recommandation de Jésus, alors, chose étonnante! avec le royaume de Dieu, avec la justice de Dieu, nous trouverons aussi et très-amplement la satisfaction de nos besoins terrestres. Nous avons négligé l'accessoire pour aller droit à l'essentiel; Dieu nous dédommagera en nous faisant rencontrer l'accessoire en même temps que le principal. « *Hæc omnia* » désigne, comme au v. 32, le boire, le manger, les vêtements, etc. — Comparez Ps. xxxiii, 14 : « *Inquirentes Dominum non minuentur omni bono* »; xxxvi, 25, etc. Plusieurs Pères attribuent à Notre-Seigneur cette autre parole : *αἰεὶ τὰ μεγάλα, καὶ τὰ μικρά ὑμῖν προστεθήσεται καὶ αἰεὶ τὰ ἐπουράνια καὶ τὰ ἐπίγεια προστεθήσεται ὑμῖν*, Fabricius Cod. Apocr. I, 329.

34. — *Nolite ergo...* Jésus répète ces mots pour la troisième fois, Cf. vv. 25 et 34, afin d'en faire pénétrer plus avant l'esprit dans l'âme de ses disciples. — *In crastinum*; touchant l'avenir dont chaque lendemain fait partie. — *Crastinus enim dies...* « Loquitur de die, re inanimata, per prosopopœiam, quasi sollicitus esse posset », S. Jean Chrysost. Hom. in h. l. Chaque jour apporte à l'homme son contingent de peines et de soucis; les anticiper, c'est les doubler : une telle conduite serait-elle raisonnable? — *Sufficit diei malitia sua* : sa malice, c'est-à-dire ses ennuis multiples. Il est vrai qu'à côté le chrétien

trouve des secours suffisants pour les supporter patiemment, mais ces secours ne sont accordés qu'au fur et à mesure qu'ils sont nécessaires; on n'en est pas muni dès la veille. Demain seulement on aura grâce d'état pour souffrir les maux de demain. Quelle différence entre cette philosophie messianique et l'insouciance païenne! « *Carpe diem, quam minime credulus postero* », Horat. « *Lætus in præsens animus quod ultra est oderit curare* », id. ; τὸ σήμερον μέλει μοι, τὸ δ' ἑπύριον τίς οἶδε ; Anac. La pensée suivante de Sénèque se rapprocherait davantage de celle du divin Maître : « *Etiamsi futurum est malum, quid juvat dolori suo occurrere? Satis cito dolebis quum venerit : interim tibi meliora propono* », Epist. xiiii.

3) Quelques obligations réciproques des chrétiens, VII, vv. 1-6.

Bien qu'il ait déjà parlé en plusieurs endroits des devoirs des chrétiens les uns à l'égard des autres, le Législateur messianique revient encore une fois sur ce sujet aussi vaste qu'important. Après avoir établi deux prescriptions relatives l'une aux jugements qu'on porte sur le prochain, vv. 4 et 2, l'autre à la correction fraternelle vv. 3-5, il montre qu'il est pourtant des circonstances dans lesquels on doit juger sévèrement ses frères et même les traiter en conséquence de ce jugement, v. 6. — Tel est, croyons-nous, l'enchaînement le plus simple et le plus naturel des pensées. Dans ces premiers versets, comme dans l'ensemble du chapitre VII, les transitions ne sont pas toujours ménagées visiblement au-dehors; elles existent cependant, et cette partie du Discours sur la Montagne est loin de ressembler, ainsi qu'on l'en a quelquefois accusée, à un péle-